



En 1984, le festival hongrois du Tanchaztalalkozo a été interdit à Cluj-Napoca par les autorités roumaines. Photo Orban Tamas.

# Transylvanie, un point de Hongrie

Dans le nord-est du pays, la communauté hongroise protège farouchement son identité depuis l'annexion de la Transylvanie à la Roumanie, en 1918. Une enclave devenue un véritable enjeu politique.

Corentin Nicolas

À plus de six heures de route au nord de Bucarest, en Transylvanie, se concentre la plus importante minorité du pays. Ici, on s'apostrophe avec un « szia » hongrois, plutôt qu'un « salut » roumain. En 1918, la région a été annexée par la Roumanie, avec laquelle elle ne partageait rien. Un corps étranger de près d'un million d'âmes, qui reste sujet à de nombreuses discriminations.

Dans la vieille ville de Cluj-Napoca, les églises protestantes hongroises et les édifices roumains orthodoxes ponctuent le dédale de rues pavées. Sur la carte des restaurants, les goulash et pörkölt occupent les premières lignes des menus traditionnels. Une résistance identitaire qui ne semble pas irriter les Roumains de Transylvanie. La région compte en moyenne

20 % de Hongrois et jusqu'à 98 % dans les comtés de Mures, Covasna et Harghita. Dans l'est de la Transylvanie, les Hongrois sont sicules, ce que les Bretons et les Basques sont à la France. La communauté continue d'exalter ses origines avec son rassemblement folklorique annuel, le « Tanchaztalalkozo », son propre drapeau et une équipe nationale de football depuis 2014. Du terrain à la troisième mi-temps dans les bars, l'identité se discute, se chante et se célèbre.

## Double identité

Au Café Bulgakov de Cluj, les serveurs s'expriment en hongrois, les plats chauds et les alcools se déclinent à l'unisson. Sitôt installés, Arpad, Csaba et Botond, trois doctorants en histoire, commandent une Csiki Sör,

bière blonde du coin à l'amertume hongroise, rivale locale d'Heineken. Une pinte à la main, les débats ne sont jamais bien loin.

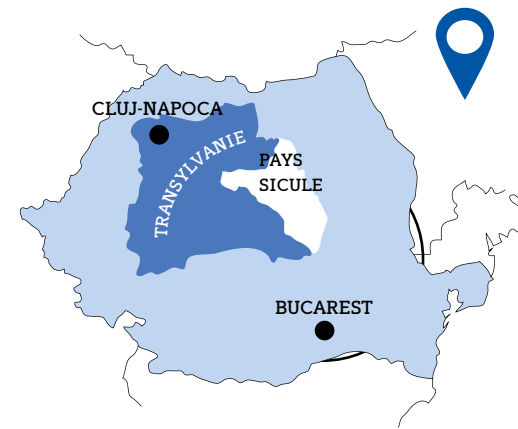
Au fil des paroles, la même interrogation crispe les discussions : qui des Roumains, ou des Hongrois, se sont installés en premier en Transylvanie ? Difficile de trancher, même pour les trois jeunes. « Quand une discussion avec des Roumains s'oriente sur lequel des deux a commencé à faire du mal l'autre, j'essaie de couper court », confie Arpad. Ces visions antagonistes prennent notamment racine dans les cours d'histoire dispensés dans les écoles de la région. Non contents de savoir qui a été le premier sur place, certains voudraient aller plus loin et rétablir l'autonomie du territoire hongrois, comme c'était le cas entre 1952 et 1968, sous le régime communiste. Une aspiration qui a pourtant essuyé quatre refus depuis 1989. En 2011, nouvelle étape. L'État roumain et le gouvernement hongrois ont accordé la double nationalité à ces communautés.

Les étudiants, eux, n'hésitent pas. « Je me définis culturellement et ethniquement comme hongrois, mais légalement, je suis roumain », explique Arpad. Hongrois, roumains, mais aussi sicules. Une identité non dissimulée, mais bien loin de la fierté exacerbée de leurs proches. « Les Sicules ont toujours mystifié leur histoire, mais tout semble artificiel : la descendance supposée avec les Huns (ancien peuple nomade originaire d'Asie centrale, ndlr), ou même la création du drapeau du Pays sicule, en 2014 », ironise Csaba. Son regard erre dans la salle, puis s'attarde sur sa bière. « Ces Csiki Sör sont bien la preuve que notre héritage culturel est devenu du pur marketing. » Réclamée encore récemment par une pétition des élus hongrois du Parlement, l'autonomie est-elle la so-

lution pour pacifier les antagonismes ? « Sans autosuffisance fiscale, ni compétences politiques, ni infrastructures de transports, on ne peut pas prétendre à une autonomie », déplore Erika Benkő, députée roumaine et membre de l'Union démocrate magyare de Roumanie (UDMR), quatrième force politique du pays. Depuis 2017, elle est également élue du comté sicule de Covasna, au PIB le plus bas du pays.

L'élue modère toutefois les attentes de certains. « Il faut se battre davantage pour pérenniser nos droits en tant que minorité, avant de songer aux droits suivants, déclare-t-elle. L'enseignement en hongrois, qui nous était acquis, est supprimé petit à petit dans tout le pays. » Dernier exemple en date : la faculté de médecine de Targu Mures, principale ville sicule du pays.

Pourtant, la région tarde encore à développer une économie forte. L'affirmation identitaire s'est davantage cristallisée autour d'une langue et d'une culture. Une exception ethnique que les Hongrois continuent de revendiquer, malgré une pression roumaine constante. « Lors de la



fête nationale du 15 mars, une vieille dame a souligné le courage que j'avais de porter une broche aux couleurs du drapeau hongrois », se remémore Botond, le sourire aux lèvres. Une petite broche devenue signe de résistance. ●●●



Csaba, Arpad et Botond. Photo Corentin Nicolas.



À Cluj-Napoca, la statue de Matthias I<sup>er</sup> de Hongrie rappelle le passé de la ville. Photo Corentin Nicolas.